

Philippe RICHARD

FIGURES BAFOUÉES

Une poétique de Bernanos
dans la lumière de Rouault



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« Son magnifique regard humilié [...] allait de l'un à l'autre de ses bourreaux, ainsi qu'une petite bête innocente »

Affrontant les états d'angoisse les plus ardents, le travail romanesque de Bernanos parcourt les rudes espaces d'un monde en lequel prospère le mal et sur lequel s'étend la mort. Aussi est-il communément associé à un univers sombre ou suffoquant. S'y présente une création visiblement inquiétante mais profondément expectante, en une dimension tragique qui sollicite son lecteur et se charge pourtant de présenter à ses yeux un christianisme authentique et incarné¹. Balthasar l'a bien compris, en sa recherche de ce centre spirituel de l'œuvre qui invente et approfondit son regard à mesure qu'il se laisse conformer par le propre sceau de la compassion divine elle-même :

Il ne s'agit de rien de moins que de ce pathétique sans lequel aucun art chrétien ne serait possible [...] : la participation permise [à l'être], dans la mesure qui lui convient, à l'insondable identité en Dieu de l'amour et de la colère, du geste par lequel s'octroie l'élection de grâce et du rejet damnateur. [...] Or il n'existe absolument aucune autre voie d'accès à l'attitude qui seule rend possible l'art chrétien que l'attitude même du Christ [...] : l'attitude de celui qui est assez fort et assez pur pour descendre au royaume du scandale et jusqu'au sombre mystère sans en recevoir aucune souillure et sans y prendre aucune part².

L'élévation de tout art se conquiert donc au prix de l'assomption de tout chagrin. Bernanos souhaite alors que la forme littéraire de sa création puisse contribuer au discernement de l'automanifestation divine qui se donne toujours au cœur des violences humaines ou des contradictions mondaines – avènement que la théologie fondamentale appréhende sous

¹ William Bush, *Souffrance et expiation dans la pensée de Bernanos*, Paris, Minard ('Lettres Modernes'), coll. «Thèmes et mythes», 1962, p. 145.

² Hans Urs von Balthasar, *Le Chrétien Bernanos* [1954], Paris, Seuil (trad. M. de Gandillac), 1956, p. 134.

l'égide de la figure de révélation, conduisant l'être vers l'effectivité même du salut en vertu de la norme, originellement canonisée par la littérarité de la révélation, selon laquelle toute expérience de Dieu suppose une réelle mise en forme capable de prendre en charge la vie des hommes («celui qui est sans figure pren[ant] une figure dans le monde et dans l'histoire [pour] être rencontré et éprouvé par l'homme tout entier»³). Le récit bernanosien épouse en ce sens l'une des plus hautes missions de l'art : laisser apparaître, sans contraindre le regard mais en lui ouvrant la possibilité de voir dans les formes une signifiante latente incorporée aux formes, une figure esthétique (ou un personnage imagé de forme christologique) aux yeux de ceux qui n'ont pu voir la figure historique (ou le sauveur divin d'identité christique). Il se fait dès lors l'humble médiateur d'une simple proposition de salut, logée au cœur de l'espérance subsistant dans les ténèbres du doute et assumant encore le royaume du scandale.

Le dernier roman de notre auteur, *Monsieur Ouine*, débute exemplairement par l'effroi d'un jeune garçon, sous l'emprise d'une femme retorse («Elle a pris ce petit visage à pleines mains [...] et il se jette en arrière, les dents serrées, sa jolie figure crispée d'angoisse» – p. 25) et d'un homme maléfique («Je vous apprendrai à aimer [la mort], dit tout à coup M. Ouine à voix basse. Elle est si riche ! L'homme raisonnable reçoit d'elle ce que la crainte ou la honte nous retient de demander ailleurs, et jusqu'à l'initiation du plaisir» – p. 48). Il se poursuit par de funestes événements, trois suicides (un braconnier injustement accusé, une jeune femme éperdue d'amour, un maire rongé par le remords) encadrant un meurtre (un petit vacher innocent). Il s'achève dans l'abrutissement fantasmatique de l'alcool («j'incline à croire que le mot de l'énigme se trouve au fond de cette bouteille de porto» – p. 331) et un ultime adjectif en épiphonème («malfaisant» – p. 332)⁴. L'atmosphère est sombre et désespérée, les ellipses foisonnent et désespèrent, les méchants triomphent et les innocents disparaissent. Mais il est justement possible de reconnaître que c'est en ce lieu précis qu'un questionnement théologique efficace peut réellement s'élaborer : «la structure narrativement fragmentaire et lacunaire des derniers romans est le moyen utilisé par l'écrivain

³ Hans Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix. Les aspects esthétiques de la révélation* (I) [1961], Paris, Aubier, coll. «Théologie» (trad. R. Givord), 1965, p. 254.

⁴ Georges Bernanos, *Monsieur Ouine* [1946], Paris, Librairie générale française, coll. «Le Livre de poche», 2019 (toute la pagination du présent essai se réfère à cette édition aisément accessible).

pour manifester littérairement le non-sens du mal en un monde où Dieu est apparemment le grand absent»⁵. Si la charité se trouve ici renversée par un protagoniste qui la conçoit comme abjecte («Oh ! la sympathie, la compassion, *συμπαθεῖν*, souffrir avec. Pourrir avec, plutôt» – p. 190), l'immobilité mortifère de l'indifférence («[Ouine] absorbe tout rayonnement [et] dans ce froid [son] âme repose» – p. 130) se voit en effet renversée à son tour par la vivifiante mobilité de quelques êtres originaux laissant rayonner en eux la bonté en un éclair aussi fugace que sublime (une châtelaine marginalisée, pleurant la mort du jeune vacher, se laissera ainsi mépriser par un médecin endimanché en exposant «[sa] face devenue tout à coup inintelligible – unie et comme effacée par la honte, le remords, une pitié désespérée de soi-même» – p. 100 – ; un prêtre abandonné, mendiant le réveil de quelques consciences, se laissera aussi bafouer par un professeur retraité en exposant son regard «[qui] semblait échapper tout à coup à sa volonté, sautait d'une extrémité de l'église à l'autre, ainsi qu'une petite bête affolée» – p. 227). Or ces êtres faibles et capricants ont peu retenu l'attention critique, en tant qu'images religieuses et iconiques, alors même que leur désir possède une noblesse inégalée, au point de pouvoir aspirer au salut du méchant («Nous le sauverons. Il ne se sauvera pas sans nous» – p. 121 – ou «il nous faut sauver notre ami» – p. 132) et de parvenir à la distinction d'authentiques figures de révélation (grâce à un *exemplum* évangélique qui ne prend sens que dans l'exemplaire christologique, puisque l'amour de l'ennemi ne peut s'entendre en-dehors de l'action prévenante de Dieu lui-même⁶). À ces manifestations paraboliques, énonçant la voie d'une espérance théologique qui approfondit le sens de l'action narrative («Qui parle de route ? Non pas celle-ci, non pas l'une de ces routes pâles, mais la sienne, sa Route, qu'il a tant de fois vue en rêve, la route ouverte, infinie...» – p. 62), seront consacrées les pages de notre essai, originellement convoquées par les écarts sémantiques qu'une lecture attentive du texte ne peut manquer de noter. Le roman ne choisit-il pas de multiplier les termes étonnants lorsqu'il place au creux de sujets éminemment sérieux les références tout imagées au «guignol» («je vous défends de rester là, tout ricanant, comme un guignol», p. 117 ; «chacun joue son guignol, ni vu ni

⁵ Éric Benoit, *De la crise du sens à la quête du sens. Mallarmé, Bernanos, Jabès*, Paris, Cerf, coll. «Littérature», 2001, p. 6.

⁶ Mt 5, 46 : «*si enim diligitis eos, qui vos diligunt, quam mercedem habebitis ? nonne et publicani hoc faciunt ?* [car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? les publicains mêmes n'en font-ils pas autant ?]».